Document généré le 25 avr. 2024 16:23

Liberté

La foudre médiatique

Marc Chevrier

Volume 41, numéro 2 (242), avril 1999

Média

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60660ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chevrier, M. (1999). La foudre médiatique. *Liberté*, *41*(2), 29–35.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MARC CHEVRIER

LA FOUDRE MÉDIATIQUE

Au livre XXXII de ses *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand raconte les événements qui conduisirent à la révolution de juillet 1830. L'auteur était revenu de son séjour à Rome, où il avait mené la vie à grandes guides en tant qu'ambassadeur de Sa Majesté Charles X. Il se croyait destiné à une douce retraite dans la ville dont il avait appris à aimer les ruines quand, pour son malheur, Charles X nomma à la présidence du Conseil un adversaire des libertés publiques, Polignac, ce qui força Chateaubriand à démissionner. La Chambre des députés refusa de donner sa confiance au ministère Polignac et, devant l'impasse, le roi dut la dissoudre. Le 25 juillet 1830, Charles X, en violation de la Charte constitutionnelle de 1814, adopta une série d'ordonnances qui suspendaient les libertés, dissolvaient la chambre nouvellement élue et restreignaient le corps électoral. C'était le coup d'État. Le 28 juillet, Chateaubriand prit connaissance des ordonnances, qui faisaient porter sur la presse la responsabilité des maux qui affligeaient la France. Voici la défense que Chateaubriand plaida en faveur de la presse vilipendée : « La presse est un élément jadis ignoré, une force autrefois inconnue, introduite maintenant dans le monde ; c'est la parole à l'état de foudre ; c'est l'électricité sociale. Pouvez-vous faire qu'elle n'existe pas ? Plus vous prétendez la comprimer, plus l'explosion sera violente. Il faut donc vous résoudre

à vivre avec elle, comme vous vivez avec la machine à vapeur. » (Livre XXXII, chapitre 8)

Le plus remarquable dans ce passage, c'est que Chateaubriand présente la presse comme une fatalité technologique, une invention mécanique, un peu sauvage, que la société devra apprendre à maîtriser. « Il faut apprendre à vous en servir, écrit-il, en la dépouillant de son danger, soit qu'elle s'affaiblisse peu à peu par un usage commun et domestique, soit que vous assimiliez graduellement vos mœurs et vos lois aux principes qui régiront désormais l'humanité. » Or, cette presse, dont la nature s'apparente à celle de la machine à vapeur, a une double réalité. C'est une force à l'état brut qui entre dans le corps social ; c'est la parole à l'état de foudre, ce qui évoque une puissance indomptée et potentiellement destructrice. Ensuite, c'est un phénomène qui tient de l'électromagnétique, qui se range dans l'ordre de la nature plutôt que dans celui de la culture. D'où l'image que la presse, c'est de l'électricité qui parcourt le corps social. Ainsi, même si à cette époque l'électricité était une curiosité de laboratoire qui n'avait guère abouti encore à des inventions utiles, elle avait déjà vocation de métaphore pour décrire l'influence des médias sur la société. Lors de son ambassade romaine, Chateaubriand s'était émerveillé de la rapidité des communications par le télégraphe.

La foudre médiatique comme métaphore de la société médiatisée réapparaîtra, de manière plus construite encore, chez un autre grand écrivain, du XXe siècle celui-là : James Joyce. En 1922, Joyce entreprit la rédaction d'une œuvre dont il tint le titre secret jusqu'à sa parution en 1939, *La Veillée de Finnegan* (*Finnegan's Wake*). S'inspirant de Rabelais, Joyce emprunta à diverses langues et mobilisa toutes les variétés de l'anglais pour composer une écriture en évolution constante. *Finnegan's Wake*, qui raconte l'histoire d'une famille de la banlieue de Dublin, a

pour thème la retribalisation électrique de l'Occident et l'influence de l'Occident sur l'Orient. Le titre même de l'œuvre évoque d'ailleurs l'orientalisation de l'Occident au moyen des technique électriques. Selon Marshall McLuhan, Joyce est l'un des seuls artistes à avoir découvert que les techniques nouvelles, de transport et de communications, bouleversent notre vie sensorielle et induisent en conséquence des changements sociaux considérables[1]. Les médias altèrent directement l'image que nous nous faisons de nous-mêmes et du monde.

Pour exposer cette théorie, Joyce utilise un procédé littéraire particulier, qui consiste à faire retentir tout au long de son œuvre dix coups de tonnerre. Chacun se présente comme un cryptogramme, c'est-à-dire une explication codée des effets orageux provoqués par les grands bouleversements techniques de l'histoire de l'humanité. Ainsi, le premier coup de tonnerre, *Bababadalgharagh...*, marque le passage du paléolithique au néolithique avec l'apparition de la parole. Le cinquième coup de tonnerre annonce l'imprimerie, le sixième, la révolution industrielle, le huitième, le cinéma, qui marie l'image et le son, le neuvième, l'automobile et l'avion, instruments mis au service de la bousculade, de la hâte, du stress et de la mort. Le dernier tonnerre préfigure le retour tribal dans la boue des affectivités originelles, ce que rend possible la télévision, média qui abolit toute distance entre l'affectivité et le monde visuel.

À partir de *Finnegan's Wake*, McLuhan tenta de démontrer que les nouveaux médias étaient en train de supplanter la vieille culture livresque qui suppose un espace rationnel et linéaire de représentation. Ils façonnent l'environnement social, sollicitent chez l'homme de nouveaux modes sensoriels, qui laissent plus

1. Marshall McLuhan et Quentin Fiore, *Guerre et paix dans le village planétaire*, Paris, Robert Laffont, 1970, 189 p.

de place à l'immédiateté de l'image qu'à la signification codée du symbole. Avec la révolution électronique, croyait McLuhan en 1968, « nous redécouvrons une conscience tribale, intégrale, qui se manifeste par un complet changement de vie sensorielle » (p. 24). Ce que permet la civilisation électrique, c'est de donner à l'homme, par les médias qui le gavent d'images et de sons, une seconde nature qui se pose en équivalent de son histoire totale. « Du point de vue électronique, son histoire totale se trouve actuellement de façon potentielle dans une sorte de transparence simultanée qui nous transporte dans le monde de ce que Joyce nomme "le temps du néant philanthropique" » (p. 176). McLuhan alla même jusqu'à comparer les médias à un second système nerveux qui couvre l'ensemble de la planète, ses synapses étant reliées par des satellites. L'électricité qui avait traversé la société française en 1830 couvrait en 1968 la planète entière.

Les nouveaux médias apparus depuis 1968, le vidéo, Internet, etc., n'ont fait qu'accentuer la « transparence simultanée » du monde, du savoir et de la mémoire humaine, désormais livrés dans l'intimité de notre salon, désormais devenus universellement disponibles, palpables, consommables, par le simple truchement d'un écran de télévision ou d'ordinateur qu'on allume. (Quoi de plus magique que de faire venir à l'écran le texte d'un grand classique ou les tableaux d'un musée situé à plus de 6 000 kilomètres de chez soi !) Mais la transparence du monde fabriquée par les médias qui ont vocation de tout représenter par images, visuelles et sonores, est elle-même diminuée par l'opacité que ces mêmes médias produisent. Déjà, alors que l'ordinateur se présentait comme une grosse machine à calculer, McLuhan sut prévoir les conséquences de la révolution électrique de l'ordinateur sur la culture : « L'ordinateur abolit le passé humain en en faisant uniquement un présent. Il rend

normal et nécessaire un dialogue entre la culture aussi intime qu'une conversation privée et qui, cependant, se passe entièrement de mots. En regrettant le déclin de la lecture et de l'écriture et la disparition du livre, les littérateurs ont ignoré de façon typique l'imminence du déclin du verbe lui-même. Le mot individuel, comme source d'information et de sentiment, cède déjà le pas à la gesticulation macroscopique. » (p. 88)

En bref, l'homme de la société électrisée n'a plus besoin de penser, de lire, de rêver par lui-même. Le cerveau planétaire, avec son réseau inextricable de satellites, d'antennes paraboliques, de stations d'ondes électromagnétiques, ses téléphones sans fil, ses millions de serveurs qui tapissent une toile de fibre optique, exerce pour lui les fonctions mentales que jadis les littérateurs comme Chateaubriand croyaient pouvoir remplir par l'expérience de l'écriture. Délivré du souci de mémoire et de la lourde tâche de conférer à sa pensée une expression parfaite par la maîtrise du langage, l'homme électrisé peut gesticuler librement, danser la danse des électrons dans les discothèques qui le brutalisent de leur musique de synthèse. Il est donc vrai que la foudre médiatique retribalise le monde. Comme l'homme électrisé a fait le vide en lui de tous ces vieux dépôts de culture livresque dont il n'a plus à encombrer sa mémoire, il vit au plus proche de ses sentiments, de ses pulsions et de ses fantasmes. C'est un beau sauvageon à l'allure d'éternel adolescent, qui se gausse des ringards qui courbent encore la nuque devant un livre. Pour exalter sa jeunesse, la vitalité pure et intacte de ses sentiments, il n'a qu'à actionner la multitude de leviers et à presser les boutons que la technique a mis à sa disposition. Cette alliance étrange entre l'expression débridée de ses pulsions vitales et la technique, que la musique rock a su porter à son paroxysme de stridence, de hurlements et de percus-

sion, le philosophe français Alain Finkielkraut lui a donné un nom : le vitalisme[5].

Il est donc remarquable que le coup de tonnerre de la société électrisée ait retenti dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Cette œuvre, par son existence même et par l'intention qui la fit advenir, est l'antithèse parfaite de la « transparence simultanée » du monde avec laquelle les médias cherchent aujourd'hui à faire illusion. Ces *Mémoires* sont un monument qu'un écrivain fabuleux et fabulateur s'est érigé pour lui-même et pour la postérité, qui entremêle dans un même récit les tribulations dans le siècle d'un romantique chrétien, doublé d'un royaliste au penchant républicain qui joue à l'homme d'État, et la douloureuse gestation de l'homme moderne dans une Europe mise à feu et à sang par les révolutions et les guerres napoléoniennes. En racontant sa propre histoire, depuis sa jeunesse au château de Combourg, Chateaubriand témoigne du siècle, tel qu'il en est à la fois l'acteur et l'observateur. Il y mêle les souvenirs de sa vie et de ses lectures, de larges extraits de sa correspondance, ses discours politiques et des documents d'archives, qu'il compose avec un dosage savant pour peindre tantôt de vastes tableaux où s'agite le peuple de Paris se barricadant contre l'armée de Charles X, tantôt les chagrins d'un homme vieilli méditant sa mort au milieu des ruines romaines. L'écriture est cette voix qui, créant son ordre de son seul jaillissement, enlève peu à peu au monde son opacité. Elle ne peut s'épanouir au milieu de la foudre et de la gesticulation macroscopique.

Mais si, depuis Chateaubriand, les médias électrisent l'homme, chaque invention technologique ébranlant la société d'un coup de tonnerre dont les secousses laissent de longs échos, est-il possible de concevoir une existence sans cette électricité envahissante ? C'est à cette étape du

5. Alain Finkielkraut, *L'Ingratitude. Conversation sur notre temps*, Paris, Gallimard, 1999, 220 p.

questionnement que la métaphore prend toute son importance. La transparence simultanée du monde colportée par la presse et la télévision vous fatigue-t-elle ? Alors débranchez-vous ! Sortez votre existence du grand circuit électrique. Videz votre appartement ou votre maison de vos appareils à transistors et à puces. Solution draconienne, il est vrai : le jeûne médiatique. Se débrancher, est-ce vraiment pratiquer le jeûne ? Cela suppose que les médias fournissent une substantifique nourriture dont on se prive en mangeant maigre. Écrire et lire dans la solitude de son salon, ou faire entrer chez soi le grand carrousel d'images et de sons, qui tournoie sans fin et emporte dans sa ronde les regards hypnotisés et hagards que nous lui consentons sans mot dire, foudroyés. L'enjeu n'est alors pas tant de manger ou de vivre maigre, en refusant l'écran total de la société électrisée, que de vouloir vivre avec ses cinq sens, son intelligence et sa mémoire tout entiers, sans faux-fuyants et sans béquille, et sans l'aide du cerveau planétaire qui scintille tout autour de nous, appelant chacun de nos petits cerveaux de chair à se brancher à lui. Oui, comme s'y résignait jadis Chateaubriand, il faudra se résoudre à vivre avec les médias ; jadis, c'était le télégraphe et la presse ; aujourd'hui, c'est Internet. S'y résoudre, cependant, ne veut pas dire consentir à l'électrification de son existence. Il faudra apprendre à se débrancher, à inscrire le débranchement dans sa vie comme un rite salutaire, par lequel, de temps en temps, notre cerveau redevient le seul maître à bord.